

## CHAPITRE 2

### Parole révélée à Isaïe fils d'Amos

1. Ceci nous montre déjà que les prophètes n'ont pas fait leurs prédictions d'une manière suivie, qu'ils parlaient par intervalles, à mesure que l'inspiration s'emparait d'eux; les diverses prédictions étaient après cela réunies et formaient le corps entier du livre. Voilà le motif de ce début. Mais ce n'est pas la seule preuve; dans la suite, Isaïe indique les circonstances dans lesquelles il prophétise; ainsi, quand il dit : «L'année où Nathan entra dans Azot;» ou bien : «Il arriva que, dans l'année où mourut le roi Ozias, je vis le Seigneur assis sur un trône élevé et sublime.» (Is 20,1; 6,1) Les Epîtres de Paul et les Evangiles ont été composés pour faire un corps d'ouvrage; il n'en est pas de même des prophéties, qui de leur nature se produisent à différentes époques, comme je l'ai déjà dit. C'est pour cela que le prophète change ici d'exorde; et cependant ce n'est pas pour cela seul : c'est qu'il aborde un sujet qui l'emporte de beaucoup en élévation sur les précédents. Il va parler, en effet, de la vocation des gentils, de la prédication évangélique, de la connaissance du vrai Dieu se répandant par toute la terre, de la paix qui régnera dans l'univers. S'il mentionne la Judée et Jérusalem, sur le point de traiter de ces grandes choses, il ne faut pas s'en étonner. L'objet de sa parole est prophétique, et les noms qu'il prononce sont la figure de l'avenir. C'est ainsi que David met en tête du psaume 71 ce titre : «A Salomon;» et puis il s'élève à des considérations qui sont bien au-dessus de la dignité de Salomon, il aperçoit des choses complètement en dehors de la nature humaine. Quand il dit, par exemple : «Son nom subsiste avant le soleil,» ou bien : «Son trône a précédé la lune,» (Ps 71,17) et d'autres expressions de ce genre, il ne viendra pas même à l'esprit d'un insensé de prétendre que cela s'applique à la nature humaine. Pareillement, lorsque Jacob prédisait ce qu'Isaïe va prédire à son tour, plus que cela même, puisque, avec la vocation des gentils, il annonce la mort et la résurrection du Sauveur, l'époque même où le Messie doit arriver; il n'énonce pas ses prédictions d'une manière directe, il les enveloppe en quelque sorte de la personne et du nom de son propre fils : en parlant de ce qui doit arriver à Juda, il prophétise les grandes actions que le Christ seul devait accomplir, comme on le voit par les événements mêmes. Juda n'était pas évidemment l'attente des nations, sa tribu ne devait pas briller juste au moment où le peuple périrait; tout cela ne l'est réalisé que par l'avènement du Christ.

Si les Juifs persistent dans leur impudence et dans leurs mensongères explications de la prophétie, il suffira d'en bien examiner les expressions mêmes, de les peser avec soin chacune en particulier, de comparer les faits aux paroles, pour réfuter et confondre l'erreur. Tâchons de leur fermer entièrement la bouche en leur démontrant cette même vérité, non par les prophéties qui regardent le Christ, mais par celles qui s'appliquent à leurs patriarches : je veux leur faire voir, par l'autorité même du texte sacré, que beaucoup de prédictions faites sur les chefs des tribus ne se sont accomplies que dans leurs descendants. Il ne nous faut pas plus d'un ou de deux exemples pour atteindre ce but. Quand Jacob eut appelé Siméon et Lévi, il leur annonça en ces termes ce qui devait leur arriver dans l'avenir : «Siméon et Lévi sont vraiment frères;» et, après leur avoir reproché leur iniquité et l'injuste massacre qu'ils avaient fait des Sichémites, il continue : «Je les diviserai dans Jacob, je les disperserai dans Israël.» (Gen 49,5-7) Personne assurément ne dira que cela s'est accompli dans ces deux patriarches eux-mêmes; il faut en chercher l'accomplissement dans les tribus dont ils sont les pères. En effet, la tribu de Lévi fut dispersée parmi les autres tribus de telle façon que chacune en eut à peu près un dixième. Celle de Siméon fut tellement partagée par le sort qu'elle offrait quelque chose de semblable, se trouvant disséminée sur les divers points de la contrée, au lieu d'être réunie comme les autres dans un point bien délimité.

Et Jacob lui-même n'a joui d'aucune des bénédictions qu'il avait reçues de son père. Son père lui avait promis une longue prospérité, et de plus un perpétuel empire sur Esaü; et cependant il manqua souvent des choses nécessaires, il passa de longues années au service d'autrui ; il était si loin d'avoir l'empire sur son frère qu'il tremblait pour sa propre vie, qu'il s'estimait heureux, un jour qu'il venait à la rencontre de ce frère, de n'être pas tombé sous ses coups. Que dire à cela ? Accuserons-nous la prophétie de mensonge ? Loin de nous cette pensée. Nous devons seulement reconnaître qu'il rentre dans l'essence même de la prophétie d'étendre son application des uns aux autres dans les événements qu'elle prédit. C'est ce qui se réalise encore par rapport à Chanaan : nous ne voyons pas qu'il ait lui-même servi ses frères, ni que la malédiction non plus se soit effacée; elle s'accomplit dans les Gabaonites, qui

descendaient de Chanaan. La malédiction lancée contre ce dernier était également une prophétie.

2. Puisqu'il nous est prouvé par tant d'exemples que les événements prédits aux uns se réalisent chez les autres, que les prophètes sont dans l'usage de changer ainsi les noms, faut-il s'étonner qu'en prophétisant les destinées de l'Eglise, Isaïe parle de la Judée et de Jérusalem ? Comme il s'adressait à des ingrats, à des hommes qui tuaient les prophètes, qui brûlaient les livres sacrés et renversaient les autels, c'est à bon droit que l'Ancien Testament ne déchirait pas le voile dont leurs yeux étaient couverts. Telle est la pensée du bienheureux Paul. S'ils avaient compris la portée des prophéties qui regardent le Christ, ils n'auraient pas manqué de détruire le livre. S'ils ont méconnu le Sauveur quand il était là devant eux, faisant des miracles, leur montrant la puissance d'une manière éclatante et son accord parfait avec son Père, s'ils n'ont pas eu de repos qu'ils ne l'aient crucifié, auraient-ils épargné ceux qui venaient leur en parler ? Et encore les ont-ils fréquemment lapidés. C'est pour cela que les prophètes empruntaient des noms qui convenaient à leur idée et cachaient leurs prédictions sous des figures sensibles. Qu'il ne soit pas ici réellement question de la Judée et de Jérusalem, nous le prouverons jusqu'à l'évidence en citant chaque expression.

«Il arrivera dans les derniers jours que la montagne du Seigneur sera manifestée.» Remarquez l'exactitude de ce langage : ce n'est pas l'événement seul, c'est encore le temps qu'il détermine. Paul dira plus tard : «Lorsqu'est venue la plénitude des temps;» (Gal 4,4) puis encore : «Dans la dispensation de la plénitude des temps.» (Ep 1,10) C'est ce que le prophète avait exprimé par ces mots : «Dans les derniers jours.» La montagne représente l'Eglise et l'inéluctable solidité de sa doctrine. Supposez qu'on dirige contre une montagne d'innombrables armées, qu'elle soit couverte d'une nuée de flèches, qu'on fasse jouer contre ses flancs des machines de guerre, il est évident qu'il ne lui sera fait aucun mal et que les assaillants se retireront après avoir vainement épuisé leurs forces : ainsi de tous ceux qui se sont déclarés les ennemis de l'Eglise; car leurs efforts n'ont pu l'entamer et n'ont abouti qu'à leur attirer une honteuse défaite, brisés qu'ils étaient en frappant, affaiblis par leurs propres coups, vaincus par leurs victimes ! Etrange victoire que celle-là, victoire impossible aux hommes et que Dieu seul peut, remporter. Ce qu'il y a de plus admirable dans l'Eglise, ce n'est pas qu'elle ait triomphé, c'est qu'elle ait triomphé de la sorte. Persécutée, tourmentée, secouée de toutes les manières, non seulement elle ne subissait pas de diminution, mais encore elle grandissait toujours : c'est en souffrant avec patience qu'elle abattait ceux qui voulaient la renverser. Voilà ce que fait le diamant attaqué par le fer; il fatigue la main, il use le marteau. Les éperons viennent à bout aussi de ceux qui regimbent, et qui, au lieu de les émousser, s'y blessent eux-mêmes et ensanglantent leurs pieds.

C'est évidemment pour ce motif qu'il appelle l'Eglise une montagne. Si le Juif repoussait une telle image, il me serait facile de la défendre par ses propres monuments. Le même prophète dit que les loups et les agneaux paîtront ensemble, que les guêpes et les abeilles seront convoquées par le même coup de sifflet du Seigneur, qu'un fleuve puissant inondera la terre des Juifs, parce qu'ils n'ont pas voulu l'eau de Siloé. Or, si l'on prend ces choses dans le sens même des expressions, elles sont inintelligibles; il faut donc les interpréter dans leur vrai sens, et l'on voit alors le lien qui les rassemble. Quel en est donc le sens ? Par les loups et les agneaux sont figurés les divers caractères des hommes, les uns féroces, les autres doux; l'impudence des Egyptiens a son symbole dans les mouches; le fleuve est l'image des armées barbares qui viendront inonder la Judée, et la fontaine de Siloé représente la modération et la mansuétude de celui qui régnait alors sur les Juifs. Assurément il n'est pas d'esprit assez faux pour nous contredire à cet égard. De même donc que le prophète exprimait tout à l'heure sa pensée en changeant les noms, de même ici l'inébranlable stabilité de l'Eglise, son élévation et sa puissance inexpugnable nous sont désignées sous la figure d'une montagne. Un autre prophète compare également à une montagne ceux qui mettent leur confiance dans le Seigneur, pour bien nous montrer qu'ils sont revêtus d'une force invincible. Et cette montagne sera visible à tous les yeux, comme le dit clairement Isaïe. Ceci n'a pas besoin d'interprétation : la nature même des choses parle plus haut que tous les discours, fait entendre une voix plus éclatante que celle de la trompette et proclame ainsi la splendeur dont l'Eglise doit rayonner. Elle sera plus brillante que le soleil lui-même, sa lumière triomphera de celle du jour; car «la demeure de Dieu c'est la cime des monts.»

3. Quelle signification le Juif pourra-t-il donner à ces paroles ? Son temple n'est pas assis sur le sommet des montagnes; tandis que la puissance de l'Eglise s'élève jusqu'aux cieux. Or, comme une maison placée sur le sommet des montagnes est aisément aperçue de tous, ainsi et beaucoup plus encore, l'Eglise brille-telle aux yeux de tous les hommes. «Et elle

sera exaltée au-dessus des collines.» Nouvelle clarté jetée sur le sens de la prophétie; c'est ce qui ne s'est pas réalisé par rapport au temple, pas même dans le temps de sa plus grande splendeur. Comment cela pourrait-il s'entendre d'une maison si souvent déshonorée par les Juifs eux-mêmes et plus d'une fois ravagée par les mains des barbares ? Il est vrai que l'Eglise a subi des attaques plus fréquentes encore et plus acharnées; mais elle n'a jamais succombé sous les coups de ses ennemis, leurs efforts pour l'abattre n'ont même fait que la rendre plus forte et plus glorieuse. C'est alors qu'elle s'entourait du chœur des martyrs, de l'immense légion des confesseurs, de toutes ces âmes plus fermes que le fer, plus brillantes que les étoiles, et qui, lorsque les corps étaient coupés en morceaux, demeuraient invincibles, érigeaient leurs trophées et recevaient la couronne. Qui vit jamais, qui jamais ouït une pareille chose : la mort couronnée, tomber sous la main des bourreaux et remporter la victoire, une armée qui triomphe surtout quand un plus grand nombre de ses soldats sont exterminés par les ennemis ?

«Et toutes les nations accourront vers elle.» Le prophète devient plus clair en avançant, sa parole se dépouille de plus en plus, la prédiction offre moins de nuages, les Juifs sont confondus d'une manière plus décisive. En effet, quelque impudents qu'ils soient, ils ne peuvent pas entendre tout cela de leur temple. Il était défendu aux étrangers d'y pénétrer, et cette défense était extrêmement rigoureuse. Bien plus, la loi interdisait aux Juifs avec les plus terribles menaces de se mêler aux enfants de la gentilité : c'était un crime puni du dernier supplice. Le prophète Aggée consacre à cet objet seul toute sa prophétie : elle n'est qu'un tissu d'avertissements, d'accusations et de menaces contre les alliances prohibées. Il n'en est plus ainsi de nos jours; l'Eglise, au contraire, dilate son sein pour y recevoir tous les peuples de l'univers et tend incessamment vers eux des mains suppliantes. C'est le précepte que les premiers instituteurs de nos dogmes sacrés avaient reçu du Fils unique de Dieu, puisqu'ils avaient entendu de sa bouche : «Allez, instruisez toutes les nations.» (Mt 28,19) Ce n'est pas seulement la vocation des gentils que le prophète annonce, remarquez-le bien, c'est encore l'ardeur avec laquelle ils se rendent à cet appel. Il ne dit pas : Les nations seront amenées, mais bien : «Elles viendront.»

Un autre prophète reproduit ce même trait d'une manière peut-être plus saillante : «Nul n'instruira plus son prochain ni son frère, en disant : Apprends à connaître le Seigneur; car tous me connaîtront, depuis le plus petit jusqu'au plus grand.» (Jer 31,34) Pour conduire les Juifs au bien, il fallait que l'ordre de la nature fût changé, que de fréquentes menaces se fissent entendre, que de terribles supplices fussent infligés; il fallait de nombreux miracles, les instructions incessantes des prophètes, la crainte inspirée par le législateur, des guerres toujours prêtes à recommencer, les incursions des barbares, les châtements envoyés par Dieu même, les fléaux venant du ciel; et cependant ils résistaient toujours avec cette tête dure et ce cœur incirconcis que leur reprochait Etienne, ou ne se rendaient qu'à la dernière extrémité. Quant aux gentils, il leur suffit d'entendre une courte et simple parole pour accourir avec empressement. C'est ce que David fait pressentir en ces termes : « Un peuple que je ne connaissais pas s'est mis à me servir.» Il admire la promptitude de cette soumission, puisqu'il ajoute : «A peine son oreille a-t-elle été frappée qu'il m'a obéi.» (Ps 17,45) C'est encore ce que Jacob prédisait sous une forme symbolique : «Il attachera son ânon à la vigne, il retiendra à la souche le petit de l'ânesse,» (Gen 49,11) Qui jamais a vu un âne attaché à la souche, en face de la vigne, et n'en attaquant pas les fruits ? Sans doute cela n'aurait pas lieu dans les brutes elles-mêmes; mais c'est ce qui est réellement arrivé dans le genre humain. Les Juifs, enchaînés par mille liens, ont brisé le joug et rompu ces précieuses chaînes, comme parle un prophète; tandis que les gentils, dont rien ne liait ainsi la volonté, ont obéi sur l'heure, et, semblables à cet animal docile dont nous avons parlé, n'ont méconnu aucun précepte, les ont tous accomplis avec une soumission parfaite.

«Les peuples s'y rendront en grand nombre, et diront : Venez, gravissons la montagne du Seigneur, montons à la maison du Dieu de Jacob.» Les voyez-vous formant des chœurs joyeux, célébrant des fêtes, s'encourageant les uns les autres, devenus tous de véritables docteurs ? Ce n'est pas une, deux ou trois nations, c'est la foule des nations qu'on voit accourir de la sorte. Beaucoup de peuples viendront, est-il dit, et de diverses contrées, ce qui ne pouvait passer par rapport aux Juifs. S'ils recevaient quelques étrangers dans leur religion, ce n'était jamais qu'un petit nombre, avec beaucoup de difficultés; on les désignait sous le nom de prosélytes, nullement sous celui de nations. «Les prosélytes viendront à toi, dit le même prophète, et seront tes serviteurs.» (Is 54,15) S'il s'en tient toujours à la même image, s'il persiste à parler de la montagne, de la maison du Dieu de Jacob, vous ne devez plus vous en étonner; car, je vous l'ai déjà dit, tantôt il déchire presque tous les voiles, et

tantôt il les ramène sur sa prophétie : d'une part, il en dit assez pour se faire comprendre des intelligences au moins les plus éclairées; de l'autre, il met une barrière aux aveugles emportements des ingrats. De là dans son discours une variété constante.

4. Si le prophète parle encore là du Dieu de Jacob, n'en soyez point troublé, mon bien-aimé; le Fils unique de Dieu est aussi le Dieu de Jacob. C'est lui qui donna la loi et qui opéra tous les prodiges des temps antérieurs à sa venue : on peut le voir dans l'Ancien Testament lui-même; pour le Nouveau, les Juifs n'en tiennent aucun compte. Jérémie dit : «J'établirai pour vous un Testament nouveau, bien différent de celui que j'avais établi pour vos pères.»( Jer 31,31-32) C'est dire clairement que, si les lois diffèrent, le législateur est le même, et, comme c'est encore lui qui délivra les Hébreux du joug des Egyptiens, il ajoute : «Au jour où je les pris par la main pour les conduire hors de la terre d'Egypte.» (Ibid.) Si c'est lui qui les a délivrés, c'est donc à lui qu'il faut attribuer tous les prodiges accomplis, soit en Egypte, soit dans le désert.

«Et il nous révélera sa voie, et nous y marcherons désormais.» Voyez-vous comme ils sont à la recherche d'une loi différente ? Ce sont, en effet, les préceptes dont la divine loi se compose, que l'écriture désigne habituellement sous le nom de voie. Or, s'il était ici question de l'Ancien Testament, on ne dirait pas : «Il nous révélera;» car celui-là n'était un secret pour personne, étant parfaitement connu de tous. Que ce ne soit pas ici une subtilité de langage, une ingénieuse explication donnée par nous, les expressions mêmes du texte peuvent convaincre jusqu'au plus impudent. Comme le prophète a mentionné simplement une voie, il va dire ce que cette voie doit être, il nous signale plusieurs traits qui la distinguent. Et d'abord il dit : «De Sion sortira la loi, et la parole de Dieu viendra de Jérusalem.» Impossible que les Juifs aient quelque chose à répondre, tout opiniâtres qu'ils sont. Chaque circonstance prouve que ces paroles s'appliquent au Nouveau Testament, le lieu, le temps, la position de ceux à qui la loi est donnée, les choses accomplies ensuite, tout en un mot. Le lieu d'abord, la montagne de Sion. C'est sur le Sinaï que la loi fut donnée à leurs aïeux par le ministère de Moïse. Pourquoi nous transporter tout-à-coup sur la montagne de Sion ? Ce n'est pas assez, la même observation s'applique au temps; il ne dit pas : La loi est sortie, mais bien : «La loi sortira.» C'est donc de l'avenir qu'il s'agit, d'une chose qui n'est pas encore faite, Et cependant, lorsque le prophète tenait ce langage, il y avait bien des années que la loi de Moïse existait, il devait s'en écouler beaucoup encore avant que la loi nouvelle fût donnée. De là ce futur, au lieu du passé, dans le verbe qu'il emploie. Il revient à la circonstance de lieu : «Et la parole du Seigneur viendra de Jérusalem.» Il ne pouvait pas désigner le Nouveau Testament d'une manière plus évidente. La première fois, c'est sur la montagne que le Seigneur trace une législation admirable et digne des cieux; la seconde fois, c'est en vivant lui-même dans la ville de Jérusalem. Après avoir indiqué le lieu et le temps, il parle de ceux qui doivent accepter sa loi, ne laissant de la sorte aucun prétexte aux contradicteurs. Quels sont donc ceux qui doivent la recevoir ? Serait-ce le peuple d'Israël, les enfants de la Judée ? Non, mais bien les gentils.

Voilà pourquoi le prophète ajoute : «Il jugera au milieu des nations.» Il est de l'essence d'une loi de prononcer un jugement contre ceux qui la méconnaissent. Or, qu'il ne soit pas ici question de l'Ancien Testament, les faits mêmes le prouvent. Nous n'observons pas le sabbat, nous n'acceptons pas la circoncision, ni les fêtes des Juifs, ni aucune de leurs obligations légales. Nous avons entendu Paul nous dire : «Si vous recourez à la circoncision, le Christ ne vous servira de rien;» et antérieurement : «Observez-vous les jours, les mois, les années, les diverses époques ? Je crains bien d'avoir inutilement travaillé parmi vous.» (Gal 5,2; 4,10) Il est donc évident qu'il s'agit de la loi nouvelle; car c'est en vertu de cette loi que Dieu juge parmi les nations, selon cette autre parole de l'Apôtre : «Au jour où Dieu jugera les secrets des hommes.» (Rom 2,16) Comment jugera-t-il ? Est-ce d'après l'Ancien Testament ? je vous le demande. Nullement; c'est «d'après mon Evangile.» Les expressions sont différentes; mais au fond c'est toujours la même pensée. Isaïe dit : «Il jugera au milieu des nations;» et Paul : «Il jugera d'après mon Evangile; il se portera l'accusateur d'un peuple nombreux,» celui des adversaires et des prévaricateurs. Le Christ lui-même exprimait la même vérité : «Ce n'est pas moi qui vous jugerai, c'est cette même parole que je vous ai fait entendre, qui vous jugera.» (Jn 12,48)

«De leurs glaives ils forgeront des socs de charrue, et les lances seront transformées en faux. Une nation ne s'armera plus de l'épée contre l'autre; on renoncera désormais à l'art de la guerre.»

Le prophète ne se contente pas des signes que nous venons d'énoncer. La puissance de la vérité n'a pas de bornes. Voilà donc qu'il caractérise le Nouveau Testament par un autre signe qui doit briller dans tout l'univers. Quel est-il ? La paix, la fin des guerres. Quand ces

choses arriveront, dit-il, la tranquillité régnera tellement dans le monde que les instruments de la guerre seront transformés et deviendront les instruments de l'agriculture. C'est là ce que vous ne verrez pas à l'époque des Juifs; vous y verrez plutôt le contraire : ils n'ont pas cessé, tant que leur nation s'est maintenue, de faire ou de subir la guerre; des invasions plus ou moins acharnées se succédèrent chez eux presque sans interruption. Les peuples qui habitaient comme eux la Palestine, leur suscitaient souvent les affaires les plus graves, les réduisaient même quelquefois à la dernière extrémité.

5. L'histoire des Rois nous le montre d'une manière éclatante; elle n'est qu'un tissu de guerres. Tous les prophètes nous le montrent également, soit qu'ils racontent, soit qu'ils prédisent les mêmes faits. A partir du jour où les Juifs échappèrent à la tyrannie des Egyptiens, leur existence s'est en quelque sorte écoulée dans les tumultes de la guerre. Il en est tout autrement de notre temps, et nous pouvons dire qu'une grande paix règne dans le monde. Si des guerres s'élèvent encore, on ne peut pas les comparer à celles des temps anciens. Les villes luttèrent alors contre les villes, les provinces contre les provinces, les peuples contre les peuples, une même nation se divisait en plusieurs partis. Qu'on lise le livre de Josué et celui des Juges, et l'on verra combien de guerres la Palestine a supportées dans l'espace de quelques années. Là ne s'arrêtait pas le fléau; tous étaient obligés de prendre les armes, nul n'était exempt de ce pénible labeur; ce n'est pas seulement chez les Juifs que cette obligation était consacrée par la loi, c'était chez tous les peuples de la terre, au point que les rhéteurs et les philosophes eux-mêmes, qui ne possédaient pas autre chose que leur manteau, répondant à l'appel de la guerre, étaient forcés de manier le bouclier et de prendre part aux batailles. Socrate, fils de Sophronisque, le plus paisible comme le plus grand des philosophes athéniens, se trouva dans deux combats. Démosthène, le prince des orateurs chez ce même peuple, quitta plus d'une fois la tribune pour le champ de bataille.

Or, si les rhéteurs et les philosophes n'étaient affranchis d'un tel service par aucune loi, quel autre dans une semblable nation eût joui de cette immunité ? Vous ne voyez plus aujourd'hui la même chose. Depuis que le soleil de justice a brillé, les cités, les peuples, toutes les nations, sont tellement à l'abri de ces perpétuelles alarmes que la plupart des hommes vivent étrangers au métier de la guerre; tranquillement assis dans leurs villes et derrière leurs murailles, ce n'est plus que de loin qu'ils entendent le bruit de la guerre; le corps de la nation n'en affronte plus les dangers, n'en subit plus les terribles exigences. Si parfois la guerre a lieu, ce n'est guère que sur les extrêmes limites de l'empire romain; elle n'exerce plus ses ravages sur chaque ville et chaque contrée, comme dans les temps anciens. Alors, ainsi que je l'ai dit, chez un même peuple, des séditions sans nombre, des guerres diverses et simultanées: maintenant, dans toutes les contrées que le soleil éclaire, depuis le Tigre jusqu'aux îles britanniques, sans en excepter la Lybie, l'Egypte et la Palestine, dans les terres soumises à l'empire romain, règne une paix profonde. Vous le savez tous, nos villes reposent dans une grande sécurité; quant à la guerre, vous ne la connaissez que par les récits des autres. Le Christ aurait certes pu la détruire entièrement; mais, pour secouer la torpeur et réveiller l'indifférence de ceux qu'une paix continuelle aurait rendus plus indifférents encore, il a permis que les barbares soient là pour nous menacer. Si nous savons bien le comprendre, le prophète nous le laisse entrevoir, tout en nous promettant que les invasions seront moins fréquentes. Il ne dit pas, en effet : Il n'y aura plus aucune guerre. Que dit-il donc ? «Une nation ne prendra pas l'épée contre l'autre;» et puis, pour montrer l'affranchissement des peuples, il ajoute : «On n'apprendra plus l'art de la guerre,» à part les quelques hommes destinés à l'exercer.

«Et maintenant, vous, maison de Jacob, venez et marchons à la lumière du Seigneur; car il a délivré son peuple, la maison de Jacob.» La prophétie concernant l'Eglise étant terminée, il passe aux faits historiques, comme s'il reprenait la marche de son discours. Tel est l'usage des prophètes, de voiler leurs prédictions, non seulement par l'obscurité de leurs paroles, mais encore par la suite des événements. C'est pour cela qu'Isaïe ne complète pas sa pensée; tel qu'un homme qui traîne une chaîne, il reprend l'histoire des Juifs, afin de les exhorter et de les instruire : «Et maintenant, vous, maison de Jacob, venez et marchons à la lumière du Seigneur,» dans la voie de ses préceptes, selon sa loi; car «les préceptes de la loi sont une lumière, et la lumière est la vie, la correction, la discipline.» (Pro 6,23) David disait aussi : «Le précepte du Seigneur est lumineux, il éclaire les yeux;» (Ps 18,9) et ailleurs : «Votre loi est un flambeau qui guide mes pas, la lumière de mes sentiers.» (Ps 118,105) Partout vous verrez la loi désignée de la même manière. C'est dans cette pensée que Paul s'exprime ainsi : «Vous vous persuadez être le guide des aveugles, la lumière de ceux qui sont dans les ténèbres, l'instituteur de ceux à qui manque la raison.» (Rom 2,19-20) Les rayons du

soleil éclairent moins les yeux du corps que les préceptes de la loi n'éclairent les yeux de l'âme.

6. C'est pour montrer que la loi porte en elle sa récompense, qu'elle nous rend heureux dans l'accomplissement même du devoir imposé, avant l'heure des rémunérations et des couronnes, que le prophète l'appelle une lumière. Comme l'œil jouit d'un précieux avantage dans l'acte même de l'illumination, ainsi l'âme trouve une grande félicité dans l'accomplissement de la loi : elle se purifie, elle se dépouille de ses vices, elle gravit les sublimes pentes de la vertu. Les prévaricateurs, au contraire, subissent un premier châtiment dans leur prévarication même, avant les supplices de l'éternité; ils sont plus malheureux que les hommes plongés dans une obscure prison; les terreurs de la conscience les agitant sans cesse, ils tremblent en plein midi, ils redoutent tout le monde, ceux qui ne connaissent pas leur vie comme ceux qui la connaissent. «Il a rejeté son peuple, la maison de Jacob;» c'est-à-dire qu'il l'a laissée de côté, dédaignée, privée des soins de sa providence. Après les avoir frappés de frayeur, il en dit la cause, afin qu'ils s'appliquent à réparer le mal. Quelle est donc cette cause ? «Leur terre est remplie d'augures, comme la terre des étrangers.» Il les avait d'abord accusés de se livrer à d'injustes trafics, de courir après l'argent, de mépriser les veuves; et maintenant il leur reproche des croyances impies, des pratiques idolâtriques, des choses qui les ramènent par degrés à toutes les erreurs des démons. Du moment où son accusation est commencée, il ne se borne pas à leur reprocher de s'occuper d'augures, il leur déclare que leur terre en est remplie; c'est dire une fois de plus que leur perversité a dépassé toutes les bornes. De même qu'il disait plus haut, non que le peuple était simplement pécheur, mais qu'il était plein de péchés; de même il dit ici que leur terre est remplie d'augures.

Il ajoute, s'appesantissant sur la honte de leur état : «Comme à l'origine.» A l'origine ? Quand donc ? Quand ils ne connaissaient pas encore Dieu, quand ils n'avaient pas fait l'expérience de la bonté divine envers eux, quand leur vie ne différait pas de celle des gentils; et maintenant, chose qui montrait leur extrême démenche, ils n'étaient pas meilleurs, et, malgré tant de preuves d'une bienveillance toute spéciale, ils ne se distinguaient pas de ceux qui n'avaient pas été favorisés de semblables bienfaits.

Le prophète ne s'en tient pas là, et, par un dernier trait, il cherche à réveiller leur conscience : «Comme la terre des étrangers.» L'accusation s'aggrave par une telle comparaison. Paul emploie souvent le même moyen; ainsi, quand il dit : «Concernant ceux qui dorment, je ne veux pas vous laisser dans l'ignorance, afin que vous ne vous attristiez pas comme les autres hommes, qui n'ont pas l'espérance.» (I Th 4,12) Il avait déjà dit : «Que chacun de vous conserve son vase dans la sanctification et l'honneur, non dans les passions et la convoitise;» et, jugeant qu'il n'en a pas dit assez, il ajoute : «A l'exemple du reste des nations qui ne connaissent pas Dieu.» (Ibid., 4-3) Voilà une forme de langage capable de piquer au vif ceux-là mêmes qui sont entièrement déçus. Or, si de tels reproches sont adressés aux Juifs, quel espoir de pardon, quel moyen de défense aurons-nous, en rivalisant avec eux d'indigence, malgré les grâces et les honneurs dont nous avons été comblés, malgré nos espérances immortelles ? Et dans le fait, il y en a beaucoup aujourd'hui qui sont affectés de la même infirmité, dont la vie s'épuise de la même manière : ils sont adonnés à la folie des augures, offensant ainsi le Seigneur, s'imposant d'inutiles fatigues, et défaillant devant les labeurs qu'exige la vertu. Le démon, en effet, a recours à tous les moyens pour persuader à ces insensés qu'il ne dépend pas d'eux d'embrasser le bien ou le mal, qu'ils ne possèdent pas le libre arbitre; il veut les flétrir de deux façons, en leur ôtant la force de pratiquer la vertu, en leur ravissant le don glorieux de la liberté. Voilà ce qu'il se propose par les augures, par les présages, par l'observation des jours bons ou mauvais, par le dogme pervers de la fatalité; et combien d'autres ressorts n'a-t-il pas mis en jeu, que n'a-t-il pas bouleversé pour inoculer au genre humain cette fatale maladie ? C'est pour cela que le Prophète insiste avec tant de véhémence; il tente les derniers efforts pour la déraciner.

7. «Et beaucoup de fils étrangers leur sont nés.» Que signifient ces mots : «Fils étrangers ?» Une loi leur avait été primitivement donnée à cause de leur faiblesse d'âme et de la mobilité de leurs pensées, loi qui leur défendait toute alliance avec le reste des hommes, de peur que ces alliances ne devinssent une occasion d'impiété. Incapables qu'ils étaient, non seulement de ramener les autres, mais de résister même à de funestes entraînements, ils se trouvaient ainsi séparés des nations étrangères, protégés contre leur influence, et la loi pouvait les former à part selon le type supérieur qu'elle portait en elle-même. Plût à Dieu qu'entourés de telles précautions ils eussent fidèlement gardé la forme de la vie que le Seigneur leur avait tracée ! Mais, comme ils avaient transgressé les autres préceptes, ils violèrent encore celui-là; ils contractèrent donc des alliances avec les peuples voisins, ils prirent des femmes chez les

Moabites, les Ammonites et d'autres races également impies, amenant ainsi chez eux des docteurs d'iniquité, et dégradant la noblesse de leur origine. Et ces sortes d'alliances n'étaient pas les seules. De là tant d'accusations élevées contre eux par le Prophète : « Leur contrée a regorgé d'or et d'argent, on ne pouvait compter le nombre de leurs trésors. Leur terre est couverte de chevaux, et leurs chars sont sans nombre. » Et quel mal y avait-il, me dira-t-on peut-être, à posséder de grandes richesses et de nombreux chevaux, dans un temps surtout où la philosophie n'avait pas acquis l'empire qu'elle exerce de nos jours ? – Que répondrons-nous ? C'est que le Prophète n'accuse pas la possession, mais bien les sentiments iniques des possesseurs. De même que, lorsqu'il disait : « Malheur à vous qui êtes puissants ; » (Is 1,24) ce n'est pas à la puissance elle-même, mais bien au mauvais usage qu'on en faisait, qu'il jetait sa malédiction ; de même ici il ne blâme pas la possession des richesses, mais bien la cupidité qui les accumulait outre mesure et sans nécessité. « On ne pouvait compter le nombre de leurs trésors. » Ce n'est pas là seulement ce dont il les blâme, il les blâme surtout de se laisser enfler de la grandeur de leurs richesses et du nombre de leurs chevaux, au point de ne plus compter sur le secours divin. C'est ce que leur reprochait un autre prophète : « Malheur à ceux qui se confient dans leurs propres forces et qui se glorifient dans la multitude de leurs biens. » (Ps 48,7) Et dans un autre endroit : « Le roi ne trouvera pas son salut dans un grand courage, ni le géant dans sa force inépuisable. » (Ps 32,16) Et dans un autre psaume encore : « Il ne mettra pas son secours dans la force du cheval, il ne se complaira pas dans les jambes de l'homme. Le Seigneur se complaît dans ceux qui le craignent. » (Ps 140,10)

« Et la terre a été remplie des abominations que leurs mains ont opérées, et ils ont adoré des choses fabriquées par eux-mêmes. » Tel qu'un sage médecin, le Prophète indique la cause et le principe de la maladie. Au moment de dresser son acte d'accusation contre leur impiété, il dit quelles sont les sources du mal, l'avarice, l'orgueil, les alliances non permises ; il montre que c'est là ce qui les a graduellement conduits au fond de l'abîme, à l'adoration des faux dieux. Ce culte, il le flétrit avec un seul mot : « L'œuvre de leurs mains. » Quoi de plus risible, en effet, que de voir l'homme créer un dieu ? L'Écriture a la coutume de désigner les idoles sous le nom d'abominations ; aussi l'érection d'une statue dans le temple est-elle appelée abomination de la désolation : « Lorsque vous verrez l'abomination de la désolation debout dans le lieu saint, que celui qui lit comprenne. » (M 24,15) Comme Dieu les avait détournés de l'amour des choses sensibles, il leur défendit de fabriquer une statue quelconque ; et c'est ce qu'il appelle une abomination afin de mieux les éloigner de l'impiété. Abominer une chose, c'est la détester au suprême degré, la tenir pour horrible et repoussante. Voilà donc dans quel sens l'Écriture emploie cette expression, et c'est à l'idole surtout qu'elle l'applique : « Et ils ont adoré l'œuvre même de leurs mains. »

« Et l'homme s'est abaissé, et l'homme s'est humilié. » L'homme qui se prosterne devant le vrai Dieu grandit et s'élève ; celui qui se prosterne devant de tels objets, descend et se dégrade. Quoi de plus dégradé que cet homme qui n'a plus de droit au salut, qui a pour ennemi le Dieu de l'univers, qui se met lui-même au-dessous des choses inanimées et rend un culte à la pierre ? Dieu nous a tellement honorés, qu'il a placé notre nature au-dessus des cieux : le diable a tellement avili ses malheureux sectateurs, qu'il les a rendus plus insensibles que la matière inanimée. Voilà le sens de cette parole : « Et l'homme s'est humilié. » C'en était assez d'une telle accusation pour guérir de cette triste maladie un être doué d'intelligence ; mais, comme la plupart des hommes ne craignent pas tant le péché que le supplice, le Prophète parle aussitôt de ce dernier, en ajoutant : « Je ne les laisserai pas aller ; » je ne leur pardonnerai pas, je ne fermerai pas les yeux sur leurs prévarications, je leur en demanderai compte, je les en punirai.

« Et maintenant enfoncez-vous dans le creux des rochers, cachez-vous dans la terre, pour vous dérober à la colère du Seigneur. » Après avoir montré le ridicule et la folie des adorateurs des idoles, après avoir fait ressortir par la manière même dont elles sont fabriquées, et l'extravagance de ce culte, et l'impuissance de ces dieux, il attaque de nouveau le désordre par des expressions de terreur, et s'en repose sur les événements du soin de les justifier. – Il me suffisait, semble-t-il dire, d'avoir mis à jour leur grossière illusion par l'origine des objets qu'ils adorent ; mais, puisqu'ils sont comme appesantis par l'ivresse de l'impiété, puisqu'ils refusent de voir la lumière et qu'ils s'obstinent dans leur aveuglement, la ville éprouvera des calamités telles que les plus insensés comprendront enfin la faiblesse radicale des idoles et la puissance infinie de Dieu. Voilà pourquoi, avant de parler de la guerre, il leur en dévoile les funestes résultats, en leur ordonnant de s'enfoncer dans les creux des rochers et de se cacher dans le sein de la terre, non certes pour qu'ils obéissent à la lettre, mais pour qu'ils apprennent à quel point sera terrible la divine colère qui va se déchaîner sur eux.

8. «Cachez-vous dans la terre pour vous dérober au courroux du Seigneur, à la gloire de sa force, quand il viendra frapper la terre.» Au lieu de dire simplement : A sa force, il dit : «A la gloire de sa force.» Tels sont, en effet, ses glorieux exploits, tels ses trophées; voilà de quelle splendeur il les environne. Je présume qu'il annonce là cette célèbre victoire remportée sous Ézéchias : sous le nom de terre il désigne la masse des hommes; frapper, c'est renverser, et relever, c'est venir à leur aide. David disait aussi : «Que Dieu se lève, et que ses ennemis soient dispersés ;» puis encore : «Dieu, levez-vous, et jugez la terre.» (Ps 67,2; 81,8) C'est par les mouvements naturels à l'homme qu'il peint les opérations de Dieu. «Les yeux du Seigneur sont sublimes, et l'homme est abaissé.» Après cela, pour que nul ne refuse de croire à sa parole, alors qu'il prédit des événements qui sont en dehors de toute attente, au-dessus de toute prévision, il invoque la puissance du suprême Artisan, il rappelle la faiblesse de ceux à qui cet avenir est réservé. – Rien n'est plus élevé que Dieu, dit-il; rien n'est plus bas que l'homme. Vous ne sauriez donc pas douter que l'Etre fort et grand par excellence ne puisse abaisser soudain des êtres aussi faibles.

C'est une belle expression que celle-ci : «Les yeux du Seigneur sont sublimes.» Il ne dit pas : La puissance, mais bien : «Les yeux du Seigneur,» dont un seul regard suffit pour renverser tout ce qui lui résiste. David exprime ailleurs la même pensée : «Il regarde la terre, et la terre est ébranlée.» (Ps 103,32) Un autre prophète a dit : «Je le regarderai, et j'en triompherai. La hauteur des hommes sera rabaissée, et Dieu seul s'élèvera en ce jour.» (Os 11,4) A la vue d'une victoire aussi soudaine qu'inopinée, de ces admirables et glorieux trophées, les démons seront couverts de honte, les idoles confondues, les faux prophètes réduits au silence, la tyrannie des barbares sera brisée, et toute bouche qui luttait contre Dieu restera muette. Voilà ce que signifie cette parole : «Dieu seul s'élèvera.» Désormais, plus de contradicteur, plus personne qui doute de la puissance de Dieu, quand les événements eux-mêmes parleront d'une manière aussi décisive. Il est vrai que l'élévation de la nature divine est quelque chose de permanent, qu'elle n'a jamais commencé, qu'elle subsiste toujours; il est dit néanmoins que Dieu s'élève, dans la manière de voir des hommes, au moment où les contradicteurs et les ennemis, frappés par l'évidence même des choses, s'inclinent devant lui, lui rendent des hommages qui conviennent à sa majesté.

«Le jour du Seigneur, du Dieu des armées, va briller sur les hautains et les superbes, sur quiconque s'exalte et s'enorgueillit, et ils seront humiliés. Il va briller sur tous les cèdres du Liban, à la cime altièrè, et sur tous les chênes de Basan; sur les plus hautes montagnes et les murailles les plus élevées; sur les plus fières tours, sur tout navire qui sillonne la mer, sur les plus magnifiques vaisseaux. Et la hauteur de l'homme sera rabaissée, et le Seigneur seul s'élèvera en ce jour.» La muraille, le cèdre, la montagne et le chêne représentent ici les hommes puissants; la puissance ne saurait avoir d'image plus saisissante : par les navires et leur magnifique aspect, le prophète entend les hommes vivant dans l'opulence.

9. Voici donc quelle est sa pensée : Tout ce qu'il y a de fort et de grand dans ce peuple, ceux qui commandent aux armées et ceux qui possèdent des trésors, tout ce qui brille par la beauté et tout ce qui frappe par la puissance, tout croulera et sera dissous. Aucune protection qui puisse soustraire les hommes à la colère de Dieu, ni la force corporelle, ni l'expérience de la guerre, ni l'abondance des biens, ni la grandeur de l'autorité, ni le nombre des soldats, ni aucune chose semblable. Il parle des cèdres du Liban, soit parce que cet arbre abonde sur cette montagne, soit parce que les événements n'étaient pas éloignés. S'il parle du brillant appareil des navires, c'est pour peindre celui des chefs d'armée, qu'on voit marcher au milieu des richesses, des armes et des satellites. Pour moi, j'y verrais aussi les lointaines émigrations des barbares.

« Ils cachent toutes les œuvres de leurs mains, les enfouissant dans les cavernes, les creux des rochers et les entrailles de la terre, pour les dérober à la colère du Seigneur et à la gloire de sa force, quand il se lèvera pour châtier la terre.» Tant s'en faut que leurs divinités puissent alors leur être de quelque secours, qu'elles-mêmes auront besoin du secours des hommes et de l'avantage du terrain pour n'être pas enlevées «par la colère du Seigneur, par la gloire de sa force, quand il se lèvera pour châtier la terre.» Pour qu'on n'attribue pas de tels effets à l'irruption des barbares, pour qu'on ne fasse pas honneur à leur puissance de la terreur qui se répandra, il remonte au Seigneur de toute chose, c'est lui qu'il proclame le chef de cette guerre, c'est à lui qu'il reconnaît le pouvoir de punir par de tels dangers les iniquités commises.

«En ce jour, l'homme repoussera loin de lui les abominations d'or et d'argent, ces vaines idoles qu'il avait lui-même fabriquées pour les adorer, tous ces oiseaux de nuit, et s'enfoncera dans les antres, dans les creux des rochers, fuyant la colère du Seigneur et la



gloire de sa force, quand il viendra châtier la terre.» Il les a suffisamment instruits en les peignant d'avance se cachant avec leurs divinités et s'enfonçant dans le sein de la terre; ils ne peuvent plus ignorer combien la richesse est impuissante en face du malheur. S'il nomme les idoles oiseaux de nuit, c'est pour en caractériser la futilité, ou bien les ténèbres qui les environnent, ou bien encore l'action secrète et frauduleuse des démons. De même, en effet, que ces oiseaux détestent le soleil et la lumière, se plongent avec bonheur dans l'obscurité; de même les démons et ceux qu'ils ont séduits, se plaisent dans le mal et dans l'injustice, abhorrent la vertu et les œuvres de lumière, se rejettent enfin dans la nuit quand le jour vient à paraître; et l'homme vertueux, plein de calme et de sérénité, est pour eux cette apparition terrible : il n'a qu'à se montrer pour les mettre tous en fuite.

«Cessez donc d'espérer dans l'homme, dont la vie n'est qu'un souffle; car en quoi peuvent-ils compter sur lui ?» Là il me paraît désigner Ezéchias, qui rendait, en effet, le dernier souffle dans la terreur et l'angoisse. Les barbares le tenaient comme pris dans leurs filets, c'était une proie qui ne pouvait leur échapper, ils comptaient n'avoir aucun effort à faire pour s'emparer de la ville et pour emmener le roi captif; et c'est le contraire qui leur arriva. C'est ainsi que j'interprète : «Cessez d'espérer dans l'homme, dont la vie n'est qu'un souffle; car en quoi peuvent-ils compter sur lui ?» Ils ne peuvent y compter en aucune façon. Les ennemis espéraient tout enlever comme d'assaut; mais leur espérance a été complètement déçue : cet homme que vous teniez pour néant, qui vous semblait du moins si facile à renverser, est devenu le plus glorieux de tous, soutenu qu'il était par la force même de Dieu.